



fabula
Les Colloques

Fabula / Les Colloques
Usages de Nicolas Bouvier

« *L'ombre des nuages* » : l'Iran millénaire dans *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier

Nathalie Froloff

fabula
LA RECHERCHE EN LITTÉRATURE



Pour citer cet article

Nathalie Froloff, « « *L'ombre des nuages* » : l'Iran millénaire dans
L'Usage du monde de Nicolas Bouvier », *Fabula / Les colloques*, «
Usages de Nicolas Bouvier », URL : [https://www.fabula.org/
colloques/document4399.php](https://www.fabula.org/colloques/document4399.php), article mis en ligne le 26 Février
2017, consulté le 08 Juillet 2025

« *L'ombre des nuages* » : l'Iran millénaire dans *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier

Nathalie Froloff

Nicolas Bouvier, dans le dernier texte qui ferme *Le Hibou et la Baleine*, revient sur son parcours « d'Est en Ouest ». Alors même qu'il rappelle le sens historique de ses voyages, Bouvier regrette la grande méconnaissance par ses contemporains de cette Asie, « mère de l'Europe¹ ». Mais il évoque surtout ce qui vient aggraver cette méconnaissance, en faisant désormais écran à notre représentation de l'Iran et partant, à la lecture de *L'Usage du monde* :

Pendant trente ans ou presque, je suis toujours allé vers l'Est. Il est naturel d'aller trouver les vieux avant de découvrir les jeunes. Je me félicite de ce choix bien que j'aie parfois trouvé cette « mère » rongée par le mimétisme post-colonial, pourrie par la corruption, l'opium, privée de son âme par un dogmatisme puritain, ou parfois morte de fatigue comme les vieux épuisés par trop de labeur.

Les grandes cultures meurent comme les lampes à huile s'éteignent. La Chine de Mao ne vaudra jamais celle des Tang, ni l'Iran des ayatollahs celui de Shah Abbas². Il ne faut plus rien en attendre sinon la finesse, la patine, la rognure d'ongle de la lune à son décroît. Sinon une sagesse et un humour fourbu.³

Bouvier rappelle ainsi la scission historique majeure que constitue la Révolution islamique de 1979 qui oblitère la dimension immémoriale des différents pays traversés. Dans *L'Usage du monde* déjà, Bouvier était confronté à une actualité brûlante, puisque son voyage avec Thierry Vernet en Iran se passait juste après la chute de Mossadegh. Riche de ses lectures, des cours de Jean Starobinski sur Montesquieu, Bouvier souhaite faire pourtant ce retour amont au centre de la civilisation, et en particulier découvrir l'Iran, en faire le point central de son récit. Après le temps de l'abstraction des études, est venu le temps de la « respiration⁴ » des voyages, de la découverte de la matérialité des lieux et des hommes.

¹ Nicolas Bouvier, *Le Hibou et la Baleine*, éd. Zoé, 1993, repris dans *Œuvres*, coll. « Quarto », Gallimard, 2004, p. 1214.

² Par souci de clarté, nous prenons, pour les noms persans, l'orthographe qu'en donne Bouvier dans ses différents textes (le persan ne possédant pas de voyelle écrite, les orthographes peuvent en effet être multiples).

³ Nicolas Bouvier, *Le Hibou et la Baleine*, *op. cit.*, p. 1214-1215.

⁴ <http://www.rts.ch/archives/tv/culture/a-livre-ouvert/3467006-l-usage-du-monde.html> (site consulté le 19 septembre 2013).

L'Iran, en effet, dans *L'Usage du monde*, constitue l'horizon géographique à atteindre, ou plutôt historique, son centre donc, comme incarnation des débuts de l'humanité. Bouvier va en faire un usage, par les mots, qui va dépasser le simple récit de voyage : car ce pays, plus que les autres sans doute, pourrait en retour être le lieu qui donne naissance à Bouvier en tant qu'écrivain, telle une matrice textuelle, fusionnant voyage et écriture.

« Pour avoir le sentiment du passé⁵ »

Ainsi, plus qu'un voyage dans l'espace, Bouvier rappelle à plusieurs reprises qu'il s'agit d'un voyage dans le temps : l'avancée vers l'Est signifie un retour vers le lieu des origines de la civilisation. Dans *L'Usage du monde*, et à la différence des autres pays traversés, Bouvier évoque de manière prégnante l'existence « immémoriale⁶ » et « millénaire⁷ » de l'Iran, « ce tendre et vénérable monde ancien⁸ », ce dont témoigne d'emblée le titre du chapitre qui ouvre l'arrivée en Iran, « Le lion et le soleil » : ce lion solaire, armé d'une épée symbolise la Perse depuis le XIII^e siècle, les deux emblèmes figurant sur les pièces de monnaie depuis le XVI^e siècle⁹ :

Ce sont des paysans assez misérables, soumis depuis des générations à un dur régime de fermage féodal. D'aussi longtemps qu'ils se souviennent, on ne leur a jamais fait pareil cadeau. Cela leur paraît d'autant plus suspect que, dans les campagnes iraniennes, l'Occidental a toujours eu réputation de sottise et de cupidité. Rien ne les a préparés à croire au Père Noël.¹⁰

Bouvier inscrit ainsi son voyage dans une Perse mythique, dont il rappelle le nom à loisir, préféré à son nom moderne d'Iran, plus officiel mais dépourvu de toute connotation.

⁵ Nicolas Bouvier, Thierry Vernet, *L'Usage du monde*, Droz [1963], réédition en fac-similé, 1999, éd. consultée, p. 213.

⁶ *Ibid.*, p. 230 : « Des montagnes couleur aubergine entourent [ce plateau désert] de dentelures insolites. Montagnes distinguées. C'est bien le mot : sur des milliers de kilomètres les paysages d'Iran s'étendent avec une distinction maigre et souveraine, comme modelés par un souffle presque éteint dans la cendre la plus fine, comme si une expérience amère, immémoriale en avait depuis longtemps disposé les accidents [...] avec une perfection qui transporte ou qui décourage mais dont le pays ne se départit jamais. »

⁷ *Ibid.*, p. 125 : « On quitte les deux pays de race turque pour les terres millénaires, les paysages ensoleillés du plateau iranien ». Voir aussi p. 263 : « une sorte d'impérieuse Afrique, avec la dimension supplémentaire que confèrent mille ans d'histoire écrite ».

⁸ *Ibid.*, p. 151.

⁹ Et jusqu'à la Révolution islamique. On remarquera comment Bouvier prend ici comme titre un symbole iranien qui ne peut être connu que de ceux qui sont allés dans ce pays.

¹⁰ *L'Usage du monde*, *op. cit.*, p. 193. Voir aussi, p. 195, la conclusion de cette séquence : « Les cadeaux ne sont pas toujours faciles à faire quand "les enfants" ont cinq mille ans de plus que Santa Klaus. »

Ces multiples remarques sur le caractère très ancien de la civilisation persane sont redoublées par des références historiques très précises mais elles-mêmes aussi très anciennes. Aussi Bouvier peut-il écrire :

Voici dix-sept siècles déjà, l'Arsacide Artaban V écrivait à son vassal révolté Ardeshir : Tu as dépassé la mesure, et t'es toi-même attiré ton mauvais destin, toi KURDE, élevé dans les tentes des KURDES...¹¹

Si l'on peut lire quelques références à la récente actualité politique, en l'occurrence à Mossadegh et au coup d'État de la CIA¹², ces remarques sporadiques à des événements pourtant brûlants qui occupaient tous les esprits, iraniens ou occidentaux, sont le signe même que ce voyage en Iran est un voyage archéologique, où les lieux de ces « trente générations et quelques dynasties¹³ », sont comme des strates à explorer. La postface écrite six ans plus tard témoigne de cette conception du voyage comme exploration historique et non géographique :

Revenir, mais surtout : creuser la terrifiante épaisseur de terre qui me sépare de tout cela. Voilà aussi de l'archéologie ! [...] Encore une fois : revenir à la fouille.¹⁴

On remarquera ainsi que Bouvier n'évoque pas les monuments et sites attendus dans tout circuit touristique en Iran, alors même qu'il voit tout ou presque de ce que les touristes viendraient voir, du marché de Tabriz à Persépolis, d'Ispahan à Téhéran. Ce qui pourrait alors relever d'un paradoxe n'en est pas un : il s'agit, comme chez Segalen, d'aller trouver l'épaisseur du monde, et non sa surface accessible faussement à tous¹⁵.

Cette archéologie, ces fouilles, sont nécessaires pour dépasser l'exotisme et pour retrouver les origines du monde au cœur même du voyage, car ce projet est ici redoublé par une archéologie du savoir : tout le texte est innervé, tel un palimpseste, par d'autres auteurs, au premier rang desquels Hérodote, ce que Bouvier explicite dans son entretien accordé à la RTSR :

¹¹ *Ibid.*, p. 164. Voir aussi : « Plus moyen de déchiffrer une enseigne ou une borne militaire ; c'était l'écriture persane qui marche à reculons. Le temps aussi : en une nuit nous avons passé du vingtième siècle du Christ au XIV^e de l'Hégire, et changé de monde. » Voir aussi p. 213, l'allusion à la dynastie Kadjar (et la note correspondante), ou p. 233 à Shah Abbas (aussi mentionné p. 177) et aux Achéménides.

¹² *Ibid.*, p. 138 et 186.

¹³ *Ibid.*, p. 144 : « Il n'y a vraiment qu'un pays très ancien pour placer ainsi son luxe dans les choses les plus quotidiennes ; on sentait bien trente générations et quelques dynasties alignées derrière ce pain-là. »

¹⁴ *Ibid.*, p. 364. Le mot « fouille » revient p. 366.

¹⁵ L'album *L'Œil du voyageur* (éd. Hoëbeke, Musée de l'Élysée, Lausanne, 2001) illustre cet aspect en ne reproduisant aucune photo de monument et en privilégiant les photos de gens ou de ce pont détruit près de Téhéran, non que Bouvier n'en ait pas prise, mais ce parti pris éditorial est sans doute plus fidèle à l'éthos du voyageur tel qu'il se manifeste dans *L'Usage du monde*. Pour autant, plus de mille cinq cents photos se trouvent dans le Fonds Nicolas Bouvier (Bibliothèque de Genève), mais elles sont pour la plupart sous la forme de négatifs parfois endommagés (comme nous l'a indiqué Barbara Prout, responsable des archives Bouvier).

On finit par se sentir en absolue sympathie avec de vieux voyageurs d'autrefois qui ont fait une expérience analogue et qui allaient eux aussi en somme chercher en Asie une explication de leurs origines. C'est par exemple le cas d'Hérodote qui est un personnage qu'on finit par trouver extrêmement pertinent et astucieux dans ses jugements et dans sa façon de voyager et qui voulait un peu comme nous chercher une explication de ses origines à lui. Lui était d'ailleurs de mère asiatique et de père grec [...] ce sont des textes qui ont gardé une fraîcheur merveilleuse et je crois d'ailleurs que pour comprendre les vieux pays il faut s'adresser à de vieux textes¹⁶.

Aux côtés d'Hérodote¹⁷, quelques notes de bas de page, pas si rares, donnent des indications sur les sources de Bouvier utilisées pendant le voyage, ou après, lors de l'écriture. Cette réelle érudition¹⁸ – et l'on sait à quel point Bouvier était un grand lecteur – se fait pourtant discrète afin de ne pas en imposer au lecteur, ou plus encore, de ne pas recouvrir d'une strate supplémentaire les paysages et les lieux traversés – à la différence d'un Chateaubriand parlant latin en Orient. L'effacement de l'érudition fait écho à l'effacement progressif du moi¹⁹, « défait²⁰ » par le voyage, et qui annonce « l'usure » de soi qui sera à l'œuvre dans *Le Poisson-Scorpion*²¹. Cette expérience du décentrement conduit à une réinterprétation du point de vue de l'histoire :

Et puis nous ne sommes guère plus objectifs, et d'un parti-pris plus récent : Alexandre, colon raisonnable apportant Aristote aux barbares ; cette manie encore

¹⁶ Entretien *op. cit.*, à partir de 18 minutes 30. Voir aussi dans *Le Hibou et la Baleine, op. cit.*, p. 1214 : « Je pense avec Hérodote que l'Asie est la mère de l'Europe et que le Nouveau Monde en est la fille. Hérodote né à Bodrum en Turquie trouvait les guerres médiques stupides et dans ses "Enquêtes" fait de son mieux pour réconcilier les Grecs et les Perses dont il faisait l'éloge. » Bouvier reprend cette idée dans « Réflexions sur l'espace et l'écriture », *Œuvres, op. cit.*, p. 1058 : « Que l'Asie soit, à sa façon, la mère et la pourvoyeuse de l'Europe, il suffit, pour s'en convaincre, de relire ces Enquêtes où Hérodote tentait, dans un ton qui vraiment touche, de rendre à la Perse ses anciennes vertus, de réconcilier les deux partis des guerres médiques et de mettre un terme à ce matricide. »

¹⁷ Pour Hérodote, voir *L'Usage du monde, op. cit.*, p. 149, 199, 246. Sont mentionnés Tchekov (160), Scève, Nerval (223), Montaigne, Stendhal, Pascal (227) et bien sûr Gobineau (213). On notera une allusion à Steinbeck p. 116.

¹⁸ Les notes de bas de page témoignent des recherches de Bouvier, ainsi que les toponymes précis (voir par exemple p. 267 : « Petit col de Gaoulakh dont je n'ai trouvé le nom que deux ans plus tard sur une vieille carte allemande ».)

¹⁹ Sur cette question, voir Blaise Hofmann, « Trois éclipses du système Bouvier », *Europe*, juin-juillet 2010, n° 974-975, p. 98-99. Bouvier écrit dans « Réflexions sur l'espace et l'écriture », *Œuvres, op. cit.*, p. 1062 : « L'écriture, lorsqu'elle approche du "vrai texte" auquel elle devrait accéder, ressemble intimement au voyage parce que comme lui, elle est une disparition. Certes pas affirmation de la personne mais sa dilution consentie au profit d'une totalité qu'il faut sinon exprimer (on ne peut pas), au moins rejoindre. »

²⁰ « Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait » (*L'Usage du monde, op. cit.*, p. 10).

²¹ *Le Poisson-Scorpion*, éd. Bertil Galland, Vevey, 1981, repris dans *Œuvres, op. cit.*, p. 748 : « J'ai rasé ce matin la barbe que je portais depuis l'Iran : le visage qui se cachait dessous a pratiquement disparu. Il est vide, poncé comme un galet, un peu écorné sur les bords. Je n'y perçois justement que cette usure [...] Un pas vers le moins est un pas vers le mieux. Combien d'années encore pour avoir tout à fait raison de ce moi qui fait obstacle à tout ? »

si répandue de vouloir que les Gréco-Romains aient inventé le monde ; ce mépris [...] des choses de l'Orient [...] Les Gréco-Romains eux-mêmes – voir Hérodote, ou la *Cyropédie* – n'étaient pas si chauvins et respectaient fort cet Iran auquel ils devaient tant de choses : l'astrologie, le cheval, la poste, quantité de dieux, plusieurs belles manières, et sans doute aussi le *carpe diem* dans lequel les Iraniens sont passés maîtres.²²

Plutôt que d'appuyer les descriptions des lieux traversés sur un savoir livresque, Bouvier préfère s'éloigner des comparaisons *pro domo*, de la distance cynique du voyageur occidental pour redonner sa place à la curiosité et à l'émerveillement :

Je préfère une approche plus primesautière, naïve, sauvage de la connaissance et dans laquelle les catégories – les pires adversaires de nos vies fugaces – cèdent le pas à un état d'émerveillement ou d'indignation quasi permanent.²³

De l'émerveillement au merveilleux

Car Bouvier va définir l'Iran comme « le pays du merveilleux » :

Ce mot me fit songer. Chez nous le « merveilleux » serait plutôt l'exceptionnel qui arrange ; il est utilitaire, ou au moins édifiant. Ici, il peut naître aussi bien d'un oubli, d'un péché, d'une catastrophe qui, en rompant le train des habitudes, offre à la vie un champ inattendu pour déployer ses fastes sous des yeux toujours prêts à s'en réjouir.²⁴

On voit ici comment ce merveilleux est en fait lié à un émerveillement du regard²⁵, à cette tension naïve vers l'ailleurs et l'autre, sans fausse distanciation ni jugement. En miroir de la légendaire hospitalité persane²⁶, Bouvier lui-même accueille tout ce qui

²² *L'Usage du monde, op. cit.*, p. 246.

²³ Bouvier, *Charles-Albert Cingria en roue libre*, éd. Zoé écrivains, 2005, p. 75. Voir aussi l'épigraphe de ce livre : « Sans le voyage je n'aurais pas écrit – / Sans les livres je n'aurais pas voyagé – ("Petite morale portative", Cahier de notes inédites, 1992-1997, f° 60, à l'encre rouge) ».

²⁴ *L'Usage du monde, op. cit.*, p. 202.

²⁵ Voir *ibid.*, p. 234 : « Ceci dit, Ispahan c'est exactement l'émerveillement qu'on nous en promettait. Elle vaut à elle seule le voyage ». (On remarquera ici comme une concession aux guides de voyage). Voir aussi « Holan », dans *Œuvres, op. cit.*, p. 884 : « Lignes à la fois opaques et étincelantes, agonies sublimées ou instant d'émerveillement éperdu devant la merveille que c'est d'exister. » Dans une lettre du 11 janvier 1960, Thierry Vernet recopie pour Bouvier le poème « Ispahan » d'Apollinaire, alors même que Bouvier est en train d'écrire *L'Usage du monde* (Nicolas Bouvier-Thierry Vernet, *Correspondance des routes croisées*, éd. Zoé, 2010, p. 1241-1243.)

²⁶ *L'Usage du monde, op. cit.*, p. 155-156 : « Outre leurs trois verres de thé, ils déjeunaient d'un morceau de pain turc et d'un mince écheveau de sucre effilé. Jamais, quand j'étais à leur table, ils ne commençaient sans m'offrir d'abord : *Beffarmâid* – c'est à vous – cette minable pitance qui s'en trouvait aussitôt sanctifiée. Si j'acceptais, c'en était fait du repas de la journée. Je me demandais quel ordre poussait ces ventres-creux à offrir ainsi machinalement le peu qu'ils possèdent ? Un ordre noble, en tout cas, bien ample, impérieux, et avec lequel ces faméliques sont plus familiers que nous. »

fait l'Iran et intègre ses spécificités linguistiques et culturelles dans son texte. Aussi fait-il mention des roses²⁷, fleurs symboliques de l'Iran, célébrées dans la poésie de Saadi, du raffinement et des rituels des repas²⁸, de ce fameux bleu « coupé d'un peu de turquoise, de jaune et de noir qui le font vibrer et lui donnent ce pouvoir de lévitation qu'on n'associe d'ordinaire qu'à la sainteté²⁹ », des proverbes iraniens qu'il reprendra ensuite dans *Regards sur les montagnes du monde*. Cette parfaite immersion dans ce pays se traduit ainsi par une comparaison entre les gens rencontrés et le fruit emblématique de l'Iran, montrant des nomades qui « éclatèrent comme des grenades trop mûres³⁰ », à un moment pourtant terrible d'accident qui aurait pu être mortel. Loin d'être une réification, cette comparaison témoigne au contraire d'une fusion complète et « éclatante » entre les êtres rencontrés et ce qui fait l'essence et la saveur du pays ; elle transforme ainsi un événement tragique en une épiphanie³¹. Cette immersion dans le pays, va se concrétiser lorsque Thierry Vernet et Nicolas Bouvier vont devenir, forcés par l'hiver, de véritables habitants du pays grâce à leur séjour de six mois à Tabriz, et ne sont plus des « [êtres étrangers] au monde³² » – ils deviennent Persans, ou plus précisément des « Tabrizi³³ ».

Ainsi l'énumération incessante des pratiques et objets typiques de l'Iran vont au-delà de la couleur locale en n'étant pas exhibés comme tels : ils sont fondus au contraire dans la prose, comme un donné porteur de sensations qui mènent au bonheur, à l'éblouissement :

Avec ce pain, du thé, des oignons, du fromage de brebis, une poignée de cigarettes iraniennes, et les longs loisirs de l'hiver, nous étions du bon côté de la vie.³⁴

²⁷ Les roses sont mentionnées à maintes reprises dans la partie sur l'Iran de *L'Usage du monde* (p. 153, 181) jusqu'à la très belle évocation du « jardin de roses » (p. 226).

²⁸ *Ibid.*, p. 244 : « Pour moi, rien n'est plus proche du ciel que certaines *tchâikhanes* du bord de la route dans la lumière de braise de leurs tapis usés. » P. 249 : « Concombres, oignons, ce vin sombre, et l'amitié, bien précieuse dans de pareilles traverses ». Des spécialités sont aussi mentionnées de manière récurrente (p. 224, entre autres), et le thé, omniprésent.

²⁹ *Ibid.*, p. 233. Voir aussi Bouvier, *Routes et déroutés*, Entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall, éd. Métropolis, Genève, 1992, p. 96 : « L'émerveillement que j'ai éprouvé dans le sud iranien en découvrant ces harmonies de couleurs, qui sont très douces et comme usées, était doublé du fait que je venais de passer sept mois à Tabriz, dans une sorte de bichromie noir blanc. Il y avait les paletots noirs de ces ruffians, la neige, et ici et là un petit peu de bleu dans des mosaïques de mosquées à moitié ruinées. Dans le sud iranien, les couleurs sont admirables aussi à cause de la douceur de la lumière. Vous avez des reliefs très érodés, toutes les teintes que le sable peut avoir et ce bleu omniprésent, d'une finesse extraordinaire, qui se marie au rose saumon et au violet léger du crépuscule. »

³⁰ *L'Usage du monde, op. cit.*, p. 241.

³¹ Ce terme est à relier à la référence à Emerson qui clôt *L'Usage du monde*.

³² *Ibid.*, p. 196.

³³ *Ibid.*, p. 208.

³⁴ *Ibid.*, p. 144.

Car il s'agit bien de « dissiper l'exotisme³⁵ » afin de pouvoir enfin s'émerveiller, de manière profonde, de tous les « détails³⁶ », trouver les merveilles qui étonnent et enchantent, et faire que même les « étendues désolées, qui ne sont que mort et soleil » engendrent un sentiment « exquis³⁷ ». Bouvier charmé par l'Iran devient alors lui-même enchanteur, « marquis de Carabas³⁸ », dont le nom a pu être interprété comme appartenant au roi persan, Shah Abbas. Thierry Vernet éclaire cette référence, en renvoyant aux frères Tharaud et à leur ouvrage *Vieille Perse et jeune Iran* :

Dans leur bouquin, J. et J. Tharaud relèvent une hypothèse que j'ai vu énoncer comme une certitude il y a quelque temps : que Shah Abbas, roi d'Iran contemporain de Louis XIV, grand constructeur, d'Ispahan entre autres, serait le modèle du marquis de Carabas.³⁹

C'est donc le séjour contraint par l'hiver de six mois à Tabriz⁴⁰ qui fait de Nicolas Bouvier un Persan, et plus encore « un vrai Carabas⁴¹ », figure exhaussée du voyageur :

Assis sur le capot pour soulager la voiture malade, assommé de fatigue, je cherchais un mot pour m'approprier ces images, et je me répétais machinalement : Carabas.⁴²

Malgré la volonté de Thierry Vernet de ne pas poursuivre plus avant ce voyage, d'avoir le sentiment d'être piégé, Bouvier au contraire garde de Tabriz, et de l'Iran de manière plus large, une image d'éblouissement, telles des épiphanies toujours recommencées. La rencontre avec le directeur de l'Institut franco-iranien de Téhéran qui semble tourner clairement au désavantage des deux voyageurs est ainsi renversée par l'évocation d'un fou rire qui emporte leurs sollicitations et les installe, de manière paradoxale, dans leur rôle respectif, l'un d'artiste qui pourra bientôt exposer, l'autre qui pourra le présenter lors d'une petite « causerie⁴³ ». Le

³⁵ *Ibid.*, p. 208.

³⁶ *Ibid.*, p. 208.

³⁷ *Ibid.*, p. 230.

³⁸ *Ibid.*, p. 135 et 231.

³⁹ *Peindre, écrire chemin faisant, L'Âge d'homme*, Lausanne, 2007, p. 498 (Téhéran, 13 mai 1954). Cette étymologie séduisante mais fantaisiste n'est pas corroborée par les différentes éditions des *Contes* de Perrault.

⁴⁰ Voir *Routes et déroutés, op. cit.*, p. 64 : « Sans aucun moyen de passer ni à l'est, ni à l'ouest, de début novembre à avril, nous sommes restés enfermés à Tabriz. Et nous avons fait un hivernage fabuleux, cent fois plus intéressant que si nous avions pu nous rendre à Téhéran. Cette ville assourdie de froid, ensevelie sous la neige, avait un côté très chagallien. »

⁴¹ « Holan », dans *Œuvres, op. cit.*, p. 885

⁴² *L'Usage du monde, op. cit.*, p. 231.

⁴³ *Ibid.*, p. 215.

récit centré sur l'Iran témoigne ainsi de « ces moments de bonheur et de plénitude, [...] de quasi lévitation », preuves d'une « capacité d'émerveillement toute neuve⁴⁴ ». L'Iran devient ainsi, au fil des pages, le lieu de l'émerveillement, de « quelque chose de quintessentiel⁴⁵ » qui conjugue « misère » et « poésie traditionnelle⁴⁶ ».

Poésie et mélancolie

L'émerveillement s'exprime surtout devant ce pays car il est imprégné de poésie sous toutes ses facettes. La langue elle-même apparaît d'emblée comme une langue à part, incarnation et miroir du pays, par son caractère « chaud, délié, civil avec une pointe de lassitude⁴⁷ ». Cette musicalité de la langue se mêle à la prose de Bouvier qui inclut des termes persans – « tchador⁴⁸ », « pharda⁴⁹ » ou « insh' Allah⁵⁰ » – comme une politesse rendue aux Iraniens qui parlent tous français :

Comme Kyoto, comme Athènes, Téhéran est une ville lettrée. On sait bien qu'à Paris personne ne parle persan ; à Téhéran, quantité de gens qui n'auront jamais l'occasion ni les moyens de voir Paris parlent parfaitement français. Et ce n'est pas le résultat d'une influence politique ni – comme l'anglais en Inde – d'une occupation coloniale. C'est celui de la culture iranienne, curieuse de tout ce qui est autre. Et quand les Persans se mettent à lire, ce n'est pas Gyp, ni Paul Bourget.⁵¹

Mais plus encore que la « musique [...] superbe⁵² » de la langue, ce qui fascine Bouvier c'est la présence lumineuse de la poésie persane dans ces paysages et ces êtres « lyriques⁵³ ». La poésie est en effet omniprésente dans ce pays et le récit est ponctué de multiples références à des poètes persans, non pas pour faire preuve d'érudition mais au contraire pour s'approcher au plus près du pays dont la poésie

⁴⁴ *Ibid.*, p. 212.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 243.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 243-244.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 206.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 124.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 163.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 165, 250, et 365.

⁵¹ *Ibid.*, p. 218. Bouvier précise en note : « À la bibliothèque de l'Institut, les ouvrages de Proust, Bergson, Larbaud étaient couverts d'annotations marginales. »

⁵² *Ibid.*, p. 223 : « La musique du persan est superbe, et cette poésie nourrie d'ésotérisme souphi, une des plus hautes du monde. En doses massives, elle a cependant des dangers : elle finit par remplacer la vie au lieu de l'élever, et fournit à certains un refuge honorable hors d'une réalité qui aurait pourtant bien besoin de sang frais. A l'exemple d'Omar Khayam, beaucoup de jeunes Persans : ...*déchiraient en secret le triste plan de ce monde...* puis ils en restaient là. »

⁵³ *Ibid.*, p. p. 164. Cet adjectif revient dans les propos de Nicolas Bouvier lors de l'entretien donné à la RTSR (*op. cit.*)

est « une des plus hautes du monde⁵⁴ », d'Omar Khayam, à Saadi, en passant par Hafiz⁵⁵, Hedayat⁵⁶, ou Nizhami⁵⁷. Bouvier répète à maintes reprises que l'Iran est « depuis deux mille ans⁵⁸ », et avant tout, un peuple de poètes, l'expression de la poésie répondant en écho à la musicalité de la langue :

Le peuple d'Iran est le plus poète du monde, et les mendiants de Tabriz savent par centaines ces vers de Hafiz ou de Nizhami qui parlent d'amour, de vin mystique, du soleil et de mai dans les saules.⁵⁹

Pour souligner d'emblée cette présence de la poésie, Bouvier inscrit quelques vers de Hafiz en ouverture de son séjour iranien⁶⁰, et fait écrire sur l'une des portières de leur voiture, comme une protection, un quatrain du poète de Chiraz pour conjurer le vol ou les dégradations⁶¹. Car ces vers sont un « Sésame » pour se faire accepter en Iran et ne plus être étranger, tant « l'emprise et la popularité d'une poésie assez hermétique et vieille de plus de cinq cents ans sont extraordinaires⁶² ». Cette présence intertextuelle de la poésie persane donne donc corps, au sein de *L'Usage du monde*, à l'évocation de l'Iran elle-même, à son inscription dans le texte par le biais des références et des mots persans⁶³. Plus encore, cette intertextualité engendre en creux une autre forme d'écriture, comme en témoignent les quelques

⁵⁴ *Ibid.*, p. 223.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 223 et 137. Hafiz est mentionné à plusieurs reprises, et ses vers sont cités (p. 315, juste avant le chapitre « Afghanistan » en écho aux vers mis en épigraphe du chapitre sur Tabriz, p. 116). Voir aussi dans *Peindre, écrire chemin faisant*, *op. cit.*, p. 395.

⁵⁶ *L'Usage du monde*, *op. cit.*, p. 219.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 137.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 155 : « Les plus cossus tiraient sur un narghileh et parfois, dévidaient entre deux quintes de toux une de ces strophes illuminées qui sont ce que la Perse a réussi de mieux depuis deux mille ans. »

⁵⁹ *Ibid.*, p. 137. Bouvier, lors d'une conférence pour présenter son ami Thierry Vernet à Téhéran le 13 mai 1954, écrit ainsi : « Aujourd'hui et ici, nous sommes au pays des poètes. Un poète étranger n'y ferait pas ses affaires. Le métier est encombré, il est battu d'avance ; trop de concurrents si l'on fait le compte : il y a dix-huit millions de poètes en Iran... tous les paysans qui connaissent la strophe de Haafiz inscrite sur notre voiture. Ceux qu'on dépasse sur la route, on se retourne pour les voir, immobiles dans la poussière, en train de se réciter la suite du poème que, naturellement, ils savent par cœur... tous les cordonniers, les médecins, les sénateurs qui ici, sont aussi poètes. » (Conférence publiée en ouverture de *Peindre, écrire chemin faisant* de Thierry Vernet, *op. cit.*, p. 15.)

⁶⁰ *L'Usage du monde*, *op. cit.*, p. 116.

⁶¹ *Ibid.*, p. 222. On remarquera que Thierry Vernet évoque de même à de multiples reprises dans *Peindre, écrire chemin faisant* (*op. cit.*) l'Iran comme un pays de poètes (p. 349 : « il m'a dit que tout le monde est poète à Chiraz »). C'est dans ce même livre que Vernet indique la provenance des vers d'Hafiz, qui seront gravés sur leur voiture : « dans ce même bouquin, *L'Âme de l'Islam* [probablement de Paul Cervières], j'ai trouvé un magnifique poème de Hafiz, le poète de Chiraz. Le voici [...] Nous ferons écrire cette dernière strophe sur la porte de la Topo dans le texte et l'écriture originale. C'est magnifique ». (p. 321-322).

⁶² *Ibid.*, p. 223. Bouvier développe longuement, dans cette page, l'étonnante communion que constitue la poésie pour les Iraniens, « jusqu'au fond des campagnes ».

⁶³ La correspondance Nicolas Bouvier-Thierry Vernet (*op. cit.*) inclut, de même, de nombreux mots persans dans les lettres.

allusions à ce sujet dans le texte, mais surtout *Routes et déroutes* ou *Le Dehors et le Dedans*⁶⁴. Devenir vraiment Persan signifie en effet s'imprégner de la poésie au point de devenir soi-même poète : Bouvier écrit ainsi ses premiers poèmes à Tabriz⁶⁵ et l'on en trouve la trace justement, comme une reconnaissance, à la fin du séjour dans cette ville. Dans ces quelques vers, on peut déjà déceler la voix qui sera celle de Bouvier par la suite : donner forme à la sensation fugace qui naît du voyage en faisant entendre sa matérialité et son prosaïsme. Car tel est bien le rôle du poète que de « faire la poste entre les mots et les choses⁶⁶ », d'accéder ainsi, de manière détournée, au réel par le détour d'une langue musicale, comme le persan, et oblique, comme la poésie. Par sa musicalité, la poésie peut tâcher de contourner le défaut des langues et tenter d'exprimer l'indicible⁶⁷. Les poèmes iraniens de Bouvier, comme les ghazals, sont fondés sur des visions très concrètes, des instantanés qui surgissent de l'émerveillement, telles des épiphanies. En ce sens, la poésie redonne sens au voyage⁶⁸, au moment même où le découragement pourrait guetter lorsque Bouvier et son ami deviennent, par la force de l'hiver, sédentaires. Voyage et poésie se mêlent ainsi par les inflexions qu'ils impriment l'un sur l'autre,

⁶⁴ On y trouve l'un des poèmes écrits à Tabriz (voir *Œuvres, op. cit.*, p. 829).

⁶⁵ *Routes et déroutes, op. cit.*, p. 221 : « J'ai écrit mon premier poème à Tabriz et je l'ai mis dans *L'Usage du monde*. Tabriz était tellement chagallien, et poétique sous cette épaisse couche de neige, avec ses ombres noires, titubantes. Je l'ai fait pour m'amuser. C'est au Japon que je me suis vraiment mis à en écrire, parce qu'il y a dans le monde japonais – dans le monde entier d'ailleurs, mais c'est au Japon que je l'ai senti le plus fort – des instants à la fois très brefs et très complets qui ne peuvent pas être rendus par la prose. Des choses qui ont besoin de la forme du poème, d'une poésie très visuelle, très laconique, très courte [...] » Pour une étude de la poésie chez Bouvier, voir Doris Jakubec, « Nicolas Bouvier et la poésie : "coudre le cuir du langage" », dans *Nicolas Bouvier, Espace et écriture*, sous la dir. d'Hervé Guyader, éd. Zoé, Genève, 2010, p. 125 sq. Gilles Lapouge précise : « [au sujet du séjour à Tabriz] Tout se passe comme si l'écriture avait eu besoin, pour trouver le chemin qui conduit à Bouvier, du long enfermement dans cette ville larguée du temps et larguée de l'espace, dans cette ville devenue absente, pleine de blancheurs et de stalactites, pleine de rien » (« Les routes de Nicolas Bouvier », *Magazine littéraire*, mars 2008, repris *ibid.*, p. 215).

⁶⁶ *Routes et déroutes, op. cit.*, p. 93-94 : « Il m'en coûtait aussi de me battre pour trouver le mot juste, pour faire la poste entre les mots et les choses. Ma conception du travail du conteur ou de l'écrivain est très peu démiurgique. Je crois que chaque chose a son mot. Quand je dis : « faire la poste entre les mots et les choses », c'est comme réunir deux partenaires qui ignoreraient leur adresse respective. L'écrivain va chercher le mot juste pour une chose ou la chose juste pour un mot et ces couples peuvent aussi être séparés par des années lumière que tout à fait voisins en s'ignorant complètement. [Les écrivains] font découvrir [au lecteur] des territoires qu'il a en lui, mais qu'il a laissés en friche. »

⁶⁷ *Routes et déroutes, op. cit.*, p. 95 : « Si ces moments d'extrême bonheur, d'extrême danger ou d'extrême malheur sont si difficiles à décrire, c'est précisément parce que le langage s'arrête à un certain point et que vous, vous allez un peu plus loin. Vous avez deux mots sentinelles qui sont "indicibles" et "ineffables" et derrière, il n'y a plus de texte. La musique, elle, passe plus furtivement cette douane mais sans aller jusqu'au bout sinon, de nouveau, le firmament s'éteindrait. C'est assez plaisant de penser que nous devons notre survie à notre imperfection. » Sur le silence et la musique, voir « La dernière douane » qui clôt le recueil *Le Dehors et le Dedans (Œuvres, op. cit.)* Voir aussi « Holan », in *Œuvres, op. cit.*, p. 883 : « [...] si la poésie pouvait véritablement atteindre le cœur de la cible, le monde disparaîtrait et les étoiles s'éteindraient comme chandelles soufflées. »

⁶⁸ Sur cette question centrale de l'écriture de Bouvier, voir Doris Jakubec, « Les écritures du voyage », dans *Europe, op. cit.*, p. 103 sq.

par le choix de mots nobles⁶⁹ qui disent justement le voyage, car le voyage lui-même est aussi chanté par les Persans en participant de « cette recherche mystique du chemin si vivace au cœur des Orientaux⁷⁰ ». Le voyage, tout comme la poésie, constitue alors non pas un moment de traversée, de passage, mais au contraire une intégration aux coutumes du pays et à la diversité des peuples qui le composent, entre nomades et sédentaires⁷¹. La poésie se conjugue ainsi au voyage comme une forme de réconciliation de la plénitude du monde, tel un « antidote contre la solitude et la mort⁷² » :

Incantation de l'espace, décantation du texte. Pendant des années j'ai suivi ce mouvement pendulaire qui passe du « voir » au « donner à voir », la parole naissant non pas de l'exotisme qui n'est que preuve de malentendu, mais d'une géographie concrète patiemment investie et subie [...] Pour les vagabonds de l'écriture, voyager c'est retrouver par déracinement, disponibilité, risques, dénuement, l'accès à ces lieux privilégiés où les choses les plus humbles retrouvent leur existence plénière et souveraine.⁷³

L'Iran apparaît alors comme ce lieu saillant dans *L'Usage du monde*, comme l'archétype de ce que représente le voyage pour Bouvier mais aussi l'écriture, entre « incantation » et « décantation », « émerveillement » et « moments qui vous saignent⁷⁴ ». Car si l'Iran constitue bien l'acmé heureuse des voyages de Bouvier, il contient déjà en germe la dérélition à venir du *Poisson-Scorpion*, la mélancolie qui sourd, en écho aux poèmes d'un Hafiz évoquant l'amour perdu, la solitude et la mort. Ce renversement soudain du bonheur en quasi terreur apparaît de manière saisissante à Ispahan : la ville est identifiée à « l'émerveillement » pour devenir ensuite, à peine quelques lignes plus loin, « cette ville impalpable, ce fleuve qui n'aboutit nulle part », tels un « effondrement », un « refus », une « absence⁷⁵ ». Ici,

⁶⁹ *Routes et déroutes*, *op. cit.*, p. 72. Voir aussi « Réflexions sur l'espace et l'écriture », *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1058-1059 : « Autre présent de l'Asie à l'apprenti nomade : le voyage *per se* est considéré comme un emploi du temps du plus haut intérêt, comme un sort enviable. [...] le trajet compte bien plus que les motifs. En persan, le mot *saya* (voyageur) est toujours prononcé dans un souffle révérent et une pointe de dépit par ceux qui ne partent pas. » Dans *Entre errance et éternité. Regards sur les montagnes du monde*, éd. Zoé, Genève, 1998, p. 84, Bouvier rapporte ce proverbe iranien : « Si tu veux être honoré, meurs ou voyage. »

⁷⁰ *L'Usage du monde*, *op. cit.*, p. 229.

⁷¹ Bouvier fait allusion à plusieurs reprises à différents peuples nomades et il indique parallèlement lors de l'entretien donné à la RTSR (*op. cit.*) la double inflexion pour lui et Vernet qu'a prise le voyage et qui les a fait devenir sédentaires l'hiver et nomades l'été. Il écrit ainsi : « Sans cet apprentissage de l'état nomade, je n'aurais peut-être rien écrit ». (« Réflexions sur l'espace et l'écriture », in *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1053). Yves Dormoy a composé en 2015 un spectacle autour de *L'Usage du monde* et de films documentaires d'archive du CNC, dont un centré sur les Bakhtiariis (*Grass*, de M. C. Cooper et E. B. Schoeddsack, 1925) tout à fait saisissant. Les images tirées des documentaires sont accompagnées par de la musique jouée par trois musiciens, alors que Christian Izard lit des extraits de *L'Usage du monde* (*Usage(s) du monde*, ciné-concert, le 26 janvier 2016 au cinéma Le Balzac à Paris).

⁷² « Holan », *Œuvres*, *op. cit.*, p. 885.

⁷³ « Réflexions sur l'espace et l'écriture », *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1054.

⁷⁴ *Routes et déroutes*, *op. cit.*, respectivement p. 96 et 95.

aucun motif n'est donné à ce changement de point de vue radical, si ce n'est l'idée que « des paysages vous en veulent et qu'il faut [les] quitter immédiatement⁷⁶ ». Le voyage, qui a épuisé les gens comme les lieux, qui en a fait le tour, aboutit à une très brève conclusion sur l'Iran qui tourne court et va à l'encontre de l'émerveillement maintes fois rappelé dans ce long récit sur l'Iran. D'un seul coup, le pays célébré comme le centre de l'humanité, de la poésie, l'incarnation même de la découverte de soi par le biais de l'écriture, devient « un vieillard malade » que « nous détestions⁷⁷ » – et cette fuite est comme l'annonce, et le signe, de la difficulté à écrire ces moments, cette « livre de chair de Shylock », cette ascèse de l'écriture qui suppose justement de se débarrasser du trop-plein, de ce qui encombre et étouffe⁷⁸. La trajectoire de Bouvier va donc de l'illumination à la mort, à travers un Iran millénaire saturé de mots et de choses.

Bouvier fait plus ici que renouveler le genre du voyage en orient : il relie l'Iran aux origines de l'histoire et de la poésie, faisant de son expérience non pas un décentrement mais, à rebours, un retour au centre du monde. L'émerveillement que ce pays lui offre s'incarne alors en une naissance à l'écriture et à soi-même :

Vous dites que je suis *miniaturiste*⁷⁹... Pas de meilleur mot : il faut réduire ce vécu immense, ces vertigineuses parois de glace ou de sable, aux moyens minuscules dont nous disposons, contre nos limites, notre niaiserie congénitale, nos blocages, nos peurs, nos carences du langage et de liberté⁸⁰.

Bouvier, tel Perec, épuise complètement l'Iran, fait un usage de ce monde usé, non par un récit distancié ou exotique, mais par l'émerveillement du regard. Il rend ainsi leur épaisseur aux mots et aux choses, entre prose et poésie, *vide et plein*, pour « rendre à la vie l'Orient⁸¹ ».

⁷⁵ *L'Usage du monde, op. cit.*, p. 234.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 234-235.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 272. Bouvier reprendra, à la lumière des événements récents, cette image, dans *Le Hibou et la Baleine, Œuvres, op. cit.*, p. 1215. Voir aussi, dans le Fonds Bouvier, « Téhéran-Turquie, 2002/3b : « Nous avons longtemps vécu avec l'Iran. C'est un vieil homme fin et malade, au terme d'une longue vie de cinq mille ans. Il a beaucoup créé, beaucoup aimé, beaucoup péché par orgueil, beaucoup trahi, beaucoup rusé, beaucoup souffert. Un vieil artiste déchu, maniaque, mains ivoirines, tombé aujourd'hui au pouvoir de créanciers plus robustes et moins raffiné que lui [...] On ne juge pas les vieux de leur vivant. On n'a pas à être sévère avec qui décline. On n'en veut pas aux vieux malades d'être vieux et malades. Mais, dans la mesure du possible, on s'en éloigne. » (Texte transmis par Maryse Pietri que nous remercions vivement).

⁷⁸ Voir *Routes et déroutes, op. cit.*, p. 91 et 92.

⁷⁹ Métaphore éminemment iranienne.

⁸⁰ *Petite Morale portative*, in Alain Borer, et al., *Pour une littérature voyageuse*, éd. Complexe, Bruxelles, 1992, p. 53.

⁸¹ *Ibid.*

PLAN

- « Pour avoir le sentiment du passé5 »
- De l'émerveillement au merveilleux
- Poésie et mélancolie

AUTEUR

Nathalie Froloff

[Voir ses autres contributions](#)